

Marc Bosche

Carnets

Malaisie, Corée, Taiwan,
Hong Kong, Bali

Marc Bosche

Carnets

Malaisie, Corée, Taiwan, Hong Kong, Bali

Kuala Lumpur

Esprit de jungle, il fait bon.

« Un petit charroi, comme il en est tant dans Jalan Bukit-bintang, une rue de Kuala Lumpur offre aux passants de la nuit des bouchées aux crevettes que la vapeur gonfle, odorifère. Un long jet de brume sort de la marmite en de courtes bouffées intenses et secrètes. Et en marchant je rêve que le Dragon antique se cache juste sous le récipient, y dissimule sa tête d'écailles, et souffle de ses narines frémissantes son haleine brûlante. »

UN NUAGE DE SOLEIL

Il passe un nuage sur ta tête. Comme une ombre. Un nuage de vie, comme le pourpre qui tombe, et un silence, puis un autre qui s'élance. Comme un cri de nuit dans le jour. Et une voix s'élève là-haut pour dire à quel point de la vie nous en sommes.

Comme une étincelle, comme une errance de plus. Une donnée nouvelle au coeur généreux. À la pointe de ce rêve, à son solstice immense, vient l'appel du dedans qui te commande. Il te dit la peine, il t'annonce la joie qui sourit déjà. Il te montre le chemin de lumière au creux de la clairière de nuage.

Comme une perle qui roule de la coquille du temps. Comme de la nacre auspiciuse sur les marches des siècles. Et un cri fuse, toujours le même, toujours vite, toujours passager.

Un devenir qui sourd, source de lait. Une étincelle de sens sur les murs du vivant. Un graffiti de bonheur qui écrit le présent. Un postulat invisible aux dix commandements. Et un cri de soie sur l'or de l'éstran. Un temps qui se tait, pause sublime. Un lieu d'absence plein de vibrations de l'étant. Et tu pulses, nouveau-né, même embryon qui goûte la tiédeur des estrans. Un courage courtois, comme une audace aux cheveux de soie. Un risque majeur qui court et court encore.

Comme une douceur exquise a forcé jusqu'aux serrures secrètes. Comme une laque étale a lissé toutes les arêtes. Il ne reste de ce désir surnois qu'une aiguère bleue. Qu'une papillote d'azur au creux d'un lieu vert. Un espace à reconnaître, à moins qu'il ne soit déjà reconnu par d'autres yeux, par d'autres sources qui coulent, solitaires en d'autres cieux.

Une perle de vie s'est faite goutte de rêve. Un élan de conscience a ascensionné la colonne de lumière. Une étreinte discrète s'est faite candeur.

Une aubade encor, à l'aube de quelque chose. Un moment harmonieux où joue la mélodie frivole. Un balcon là-haut qui se tend de glycine. Oui, ces mélodies se voient et se mangent du regard. Ces perles se croquent avec les yeux. Perles de rêve, perle d'azur.

Au commencement était le rêve d'un autre soi. Au commencement était la vie qui se projetait dans la forme. À peine une pensée. Juste un émoi. À peine un cœur qui se brise pour mieux montrer ses trésors. Perle de rêve.

Vol MHO9 entre Francfort et Kuala Lumpur, à environ dix-mille mètres d'altitude, le 29 juin 1990.

L'ESPRIT DE LA JUNGLE

Une verdoyance. Comme un élixir de mousse qui s'exhale, immense, entre les manguiers austères et les jacquiers frivoles. Une arborescence intérieure. Comme un silence de fruit. Une nuit d'écorce souple. Un aubier au cœur pulsatif. Il fait soleil. Et pourtant l'épaisse natte de lianes éteint son feu en en buvant.

Oui, la jungle aspire les rayons d'or. Entends-tu son murmure ? Elle vibre. Un fleurissement qui monte a épanoui la jungle d'émeraude.

L'Esprit de la jungle veille pourtant, perché sur la plus haute branche d'un arbre géant. Il regarde et surveille. L'Esprit de la jungle est silencieux, vieux et rusé. Malheur à celui qui l'oublie et pénètre de son aile.

Il a plu et les gouttes sont larges comme des fourmis. Il y a ce souvenir d'averse et sa plénitude qui s'attarde sur les feuillages laqués et les fleurs.

Un poison coule de la plaie d'une plante. Là une térébenthine jaillit de la fibre d'un tronc nourri d'abondance. Comme une maternité étreint toute créature végétale, ici, de son onde insouciante.

Une nuit a passé, un jour monte à l'horizon plat de ce fleuve de vie, verdoyance. Comme un tissage de Géo, la Terre, qui se couvre du vêtement de sa forêt.

Une musique retentit. Glacée comme certaines sources qui épongent leur soif dans la mousse. Un cri. Et un silence. Peut-être une mort. Sans doute renaissance. Car ici tout est en passage, en émanation. L'abondance des créatures fait ignorer jusqu'à leur disparition.

Une vase sourd du pied d'un jacquier, racines qui s'enfouissent. Et le tintement des étoiles crispe à peine la sauvagerie de cette forêt qui touche l'équateur en sa corde sensible. L'Esprit de la jungle, voilier, plane ici, toujours vigilance, toujours regard en sa trame.

Il y a un mystère qui court de bouche en bouche. Une fragrance d'éternité. Oui, un secret se couve dans la torridité de ce monde d'écorce. Une verdoyance : l'esprit de la jungle avance.

Kuala Lumpur (Malaisie) le 4 juillet 1990, vers une heure du matin.

SABAH

Au coeur d'archipel, palpите Sabah aux yeux de soie. Bornéo t'appelle et son cri te ressemble, car il vient de la voix qui chante. Batiks flamboyants sous le soleil. Un cottage se dresse, blanc et rouge, sur la côte égrenée de fleurs. Un parfum. Un sable étend sa neige sur un rivage. L'eau est topaze. Le ciel attend ici ta venue en un sourire, jusqu'aux petits singes bruns qui cueillent pour toi les noix les plus mûres des cocotiers aimables.

Un silence fait de bruissements, éclairs du son de la jungle, vient se mêler au bouillonnement de ton sang. Car il fait chaud sous la brise qui pénètre le coton de ton habit de son enlacement. Une joie, comme il n'en est que chez les peuples tendres, anime jusqu'aux danses tribales, jusqu'aux pas tranquilles et jusqu'aux mains qui se tendent.

Les yeux rient, les narines frémissent et toujours ces vagues sur l'éstran. Un jour clair qui s'éteindra tôt avec la nuit égale montant au firmament de tous ces coeurs primitifs et beaux.

Et dans les cases, derrière les voilages, il y aura d'autres repos. Des peaux brunies au feu de l'astre magnifique se perleront d'un transpir. Cheveux de nuit, dans la veille étoilée.

Car la paix est ici à fleur de coeur, comme ces orchidées qui se pâment sous les ombellifères. Et Sabah t'est donné à connaître d'un geste, d'un mot.

Sabah, coeur de feu, fruit au miel étrange. Dans l'archipe, tu ouvres ta corolle. Sabah, coeur corallien qui se mire dans l'onde

d'une fécondité, tu attires d'autres verdoyances. Sabah tu te caches dans la maison des secrets, trois jours durant. Et si les avions blancs se posent, ils se lisent ici oiseaux. Aux ailes figées.

Et tes touristes fondent sous le charme de tes jours solaires et généreux. Rien ne résiste à ton abondance. Sinon le coeur des noix qui retient une eau douce, que des lèvres boiront un soir. Les étoiles se dévoilent chez toi, Sabah équatoriale.

Vol MH64 de Kuala Lumpur à Sabah (Nord-Bornéo), le 7-7-1990 vers 0 heure.

Corée

ORAGE DE MOUSSON

[Une pluie d'été en Corée] Un cri a déchiré la nuit de ces rêves d'opale. Des éclairs de lune ont exprimé la terreur du noir, du chaud, du lourd. Une révolte du ciel en son sein laiteux. Et un coussin de pluie d'or se déverse sur la forêt. Un bruissement d'oiseaux de cristal. Cristaux de pépites. Liquide si clinquant qu'il cliquette sur la gouttière.

Une sorte d'extase agite jusqu'aux atomes apeurés. Et chacun sur sa couche se retourne et rêve à un ciel zébré, à un cœur qui se déverse, abondance.

Et la grosse-caisse d'une foudre bénit jusqu'aux échos qu'elle raisonne. Et le crépitement s'est fait pluie d'or. Elle bénit chaque tuile, chaque brin, chaque aura qui se déploie.

Oui, les humains aussi ressentent la puissance de l'orage. Et il y a des chutes dans l'abîme d'un rêve. Et l'éclair, cristal, se rebelle. Et la foudre gronde. Comme une révolte des Archanges. Un signe de la puissance. Une décharge d'ozone. Un oxygène qui fuse partout pour régénérer la nature.

Et le cyprès dans la cour s'ébroue, chien joyeux à l'oreille
dressée vers le ciel.

Et ce sont des guirlandes d'eau qui fondent du toit sur le sol,
crépitant.

Derrière, le ciel se fait lait phosphorescent. Appétit d'un sein
innocent qui se restaure à gorgées humides et lentes.

Jamais le mot éclair n'avait si bien porté son nom. Ils
éclaircissent jusqu'à la ténèbre. Ils révèlent ce que la nuit tenait
caché.

Quand cela va-t-il s'arrêter ? Ah, que la mousson est belle en
Corée, lorsqu'elle se fait passion d'orage !

Passion d'un roc, toujours cristal, qui vibre un peu plus clair.
Passion d'un fruit qui grossira de l'eau pure qui abonde en cette
aurore.

Academy of Korean Studies, le 11 juillet 1990.

Corée

/ EN GERME ET EN PLÉNITUDE

Les hommes blancs ne sont ici que des ombres. Regarde-les passer. À côté, des Coréens aux yeux pétillants sont comme des ambres vivants. Contraste frappant jusqu'au regard qui se pose des uns, absents, sur les autres, vifs et vivants.

[Rencontre d'un moine Chogye-Zen sur le sable des allées du monastère de Haeinsa]

Un grand saut dans l'onde fraîche a tout ravivé. Couleurs, couleurs, comme un patchwork invisible. Oui, parfois la nature se veut douceur et velours.

Comme un concours de circonstances. L'oeil ouvert atout reçu, jusqu'à la goutte qui frôle le galet. Et là-haut le temple d'or se défait de ses vapeurs de brume. De ces cris de lune qui tout désespèrent. De cette sorte de peuplade offensive qui brûle nos songes de ses paroles. Trop d'affluence, trop de monde sur le jardin suspendu à tes lèvres. Trop de crépuscule qui tombe et se meut dans l'ombre. Et toi là-haut, au temple de bois clair, qui prie l'éveil et la venue de Maitreya.

Toi là-haut, vêtu de chanvre gris, qui te redresse, droit, vers le ciel. Et des arbres qui bougent. Des troncs impassibles qui frémissent sous la brise d'août.

Et déjà les statues de granit s'éveillent, elles aussi, à la caresse du néant qui s'endort. Déjà les pagodes s'agitent et battent des ailes. Le diapason mégalithique oscille, ondulant pendule d'un accord, à l'entrée, porteur de fanion.

Et toi là-bas assis en lotus qui espère ma délivrance
Sur ta tête un dragon polychrome vomit une flamme
d'émeraude et, devant, les gardiens se contorsionnent dans la
porte dimensionnelle.

Oui, j'étais en bas du temple et toi en haut. Et nous sommes le même. Le même être sous deux formes complémentaires. Qui se donnent et se répondent les mêmes chants, les mêmes pleurs. Le complément direct de notre cœur.

Monastère de Haeinsa, Corée, ce dimanche de juillet.

LE TEMPLE FORESTIER

[Un autre monastère bien caché dans la montagne] Comme un songe. Le torrent grossi du cristal bleuté des moussons abondantes bruissait et grondait sous la voûte de pierre. Les cigales s'unissaient dans le frémissement de la forêt, à l'eau rafraîchissante.

Et le chemin de terre se faisait plus long, plus avant dans la futaie reverdie. Une humidité fraîche reposait les pèlerins qui, rares comme des perles, montaient vers le temple forestier, loin des villes, loin des hommes.

Le temple était un ancien ermitage. Il y a plus de mille ans un éveillé l'avait dédié à la méditation. Il s'appelait depuis Sonamsa. L'ermitage était devenu un monastère foisonnant de tuiles bleues et de rhododendrons dans les feuillages exaltés de la mousson.

Un bassin ovoïde attendait, chargé de lotus épanouis. Et une île en son milieu rappelait la voie moyenne, le centre de tout être en son cœur. Le portail aux dragons croquant la perle rouge, s'ouvrait sur une jungle de beauté où un moine jardinier avait dosé les essences et les fleurs. Des arbres rares poussaient dans une harmonie foisonnante et les herbes sauvages emplissaient les allées de granit bleu. La chaleur s'était faite complice de cet espace authentique, vivant depuis mille ans au rythme méditatif de quelques uns. Là, dans une pièce donnant sur l'allée, un moine peignait à l'or une silhouette de Bodhisattva sur du papier noir.

Et les cimes des arbres captaient la brise tiède qui rafraîchissait les corps et les âmes attentives.

De pavillon en pavillon, le pèlerin montait dans le dédale paisible et atteignait d'autres coins préservés, d'autres cours emplies d'arbustes et d'autres oratoires coloriés. De l'encens brûlait là. Et sur chaque autel des bougies se consumaient dans l'apparente solitude. Une main invisible semblait venir les remplacer avec à-propos. Le pèlerin pouvait croiser parfois quelque moine vêtu de chanvre gris, sans un mot, sans un regard peut-être. Derrière un seuil fraîchissait de l'eau dans une cuve de bois.

Si le pèlerin croyait avoir tout vu, il se trompait. D'autres espaces secrets se déployaient à l'abri des regards pressés.

Un Miruk sculpté sur une paroi de granit regardait, éternellement, celui qui le regardait. Et là où la forêt touchait la dernière murette du monastère, un tout petit pavillon de bois et de tuile se tenait. Une bougie, une tasse d'eau pure et quelques fruits sauvages pris à un arbre centenaire dans la cour. Telle était l'offrande pour le dieu de la montagne. Il protégeait le lieu et offrait à chacun ici l'accueil et la douceur nécessaire. Peut-être inspirait-il à quelques-uns leurs rêves, leurs doux voyages en songe. L'esprit de la montagne était l'intermédiaire béni de ce dialogue de l'homme avec lui-même.

Sonamsa, ce lundi de juillet 1990.

Corée

/ TANYANG : LES SILENCES DE JADE

“Comme la roue du soleil qui parcourt le ciel de cet horizon, le voyage est une illusion de mouvement, qui laisse pourtant une empreinte en les êtres qu’il touche de ses rayons.”

[Il se passe toujours quelque chose dans la petite ville paisible de Tanyang] Il est six heures du soir et quelque chose s’éveille. Avec la fraîcheur qui bruit, danse dans l’éther comme un fox-trot enchanteur. Oui, Tanyang se rafraîchit de la nuit qui l’attend. Et des présences aux yeux de soie virevoltent dans l’air qui se déploie en nappes vagabondes.

Un sentiment d’espace a pénétré nos corps qui jusqu’aux os s’emplissent, comme sébile, d’une bénédiction naturelle, ample et profonde. Vie renouvelée. Le site est tout de montagnes verdoyantes, et là-haut se cache un petit champ. Et si le pont narquois franchit le fleuve immense, il signe de son doigt la force qui inonde le lieu de son onde.

Une douceur surprenante a succédé à la torpeur de l’après-midi. Comme un orage de bonté qui fait revivre les êtres et les éléments.

Un inconnu s'asseyait près de moi. Car l'air qui bruit de tant de pourquoi incite à la connivence. Et jusqu'aux nuages écoutent et se déploient, versatiles, dans une félicité évanescence. Il y a des êtres qui attendent et d'autres qui se retrouvent. Comme une compassion qui enlace jusqu'aux doigts fatigués.

Une tendresse particulière jaillit maintenant de chaque pierre, et son osmose fait de la terre, de l'eau et du ciel d'amicaux voisins.

Un choc, un déclic a réveillé le site magnifique. Et pour ceux qui s'y ouvrent, une voie large comme la rivière coule en eux et les mènera vers une autre rive, un autre lieu de leur cœur.

Un ami est là, inconnu, et il attend. Tanyang est une fée qui joue avec les hommes à les surprendre. Et la surprise pétillie dans chaque atome. Lumière d'or qui fait rire et sourire les femmes habillées toutes de blanc.

Tanyang accueille le voyageur. Site où médite quelque part un vieil homme. Loin dans la montagne. Si près de nos cœurs.

Tanyang, le 30 juillet 1990 vers 18h30.

Taipei

/ La perle au pied du dragon

Le cerf-volant, haut dans le ciel, est une énigme ancienne qu'il te reste à redécouvrir.

DOUCEUR INSULAIRE

On m'avait promis l'enfer, les nuages de smog et le fracas des machines. Tu trouveras en plus à Taipei la douceur d'une île. Oui, la modernité s'assourdit ici de ce tellurisme paisible qui tout repose.

Taiwan vibre doucement derrière l'apparence. Et les coeurs sont amicaux. Une sincérité exquise me surprit et m'offrit une brise d'apaisement. Après la Séoul enfiévrée de certitudes voici Taiwan, perle innocente au pied du géant empereur.

Et si tes Formosans quittèrent l'empire vacillant, emmenant dans leurs bras tremblants ses plus beaux trésors, c'est que la royauté devait vivre parmi eux sur l'île. Oui, c'est comme si la Chine avait cédé son essence à Taiwan. Et c'est comme si l'île

verdoyante s'en était enivrée jusqu'à la douceur ultime, retrouvée.

Tout est ici sourire et manière, et vit dans les coeurs pourtant affairés avec les choses de la vie. Tout respire dans le souffle, pourtant attiré par la beauté des objets de prix.

Taiwan a capté l'essence de l'Empire de Chine. Que leur prospérité d'aujourd'hui en soit le signe.

Platon l'avait dite disparue dans le Critias, le Timée. Pourtant la civilisation antédiluvienne vit aussi aujourd'hui en la Chine Impériale que préserva Taipei.

Chaque civilisation ne se retrouve-t-elle pas en une autre pour s'affiner encor ? Rome ne vit-elle pas en Allemagne et l'Athéna antique, en Marianne la Française ?

Les palais de Chine témoignent de la grandeur antique. De leur sens de la majesté. Et du monumental qu'ils affectionnent dans les proportions symétriques. Oui, la Chine nationaliste qui préserva les traditions secrètes du Taoïsme, de l'acupuncture et de la géomancie prolongea peut-être la civilisation pacifique. Regarde de plus près comment les Chinois organisent leur espace public: de larges esplanades vides, deux dragons qui s'enroulent sur des piliers de granit et au fond la silhouette massive d'une architecture antique.

Alors que le peuple chinois se tasse dans de petites maisons, leurs officiels affectionnent les plafonds hauts, les salles carrées, la minéralité où chantent quelques oiseaux dans des cages dorées.

Sous tes pieds, un parquet de bois lisse reflète la lumière des baies. En coupole un mandala octogonal rouge et bleu laisse flamboyer un dragon doré. Les ans ont passé, mais n'est-ce pas la continuité qui révèle sa nudité derrière les paravents laqués où s'ébrouent des phénix ?

Hôtel China, Taipei, le 5 août 1990 vers 23 heures.

LE DRAGON D'EN HAUT

[Me voici face aux dragons de l'architecture traditionnelle et confronté à leur énigme. Dans un musée de Taipei, je laisse libre cours à mon imagination...] Le Dragon de Chine descend, impérial, du Ciel, la tête en bas, pour arroser la terre de son eau féconde. Le Dragon biblique rampe sur le sol et dresse une tête révoltée pour en faire jaillir un jet de flammes.

Le Dragon d'Asie est cajolé des princes, des rois qui en font volontiers leur signe. Celui d'Europe est combattu par Michaël et, à coups de lance, détruit dans un râle. Le vénérable animal est symbole absolu de pouvoir en l'Empire du Milieu et ennemi, forme du mal, en l'Occident chrétien.

L'un dispense aux récoltes les nuages qui verdiront le riz. L'autre, le tellurisme qui secoue les vignobles. Les deux sont pour l'homme force primitive, énergie du monde. Mais en Orient cette force est à l'origine et, à l'Ouest, elle est combattue. En Asie les hommes s'en tatouent le corps, des cuisses à la racine du cou. En Italie, Raphaël nous prévient des méfaits du dangereux animal.

Et si les veines du Dragon dispensent à la planète sa vitalité en des points d'une acupuncture secrète, ceux-ci furent recouverts d'icônes protecteurs en pays catholique mais utilisés comme points d'énergie du Japon à Borobudur.

C'est toute l'attitude vis-à-vis des forces élémentaires de la nature qui change entre Paris et Séoul, entre Saint-Jacques de Compostelle et Taipei. Elles donnent aux hommes des courants de vie dont ils ont besoin pour leur société. Mais dans les contrées de l'Eglise on apprend à s'en méfier, à en toucher l'essence pour la convertir. Dans les terres du Grand Véhicule on s'ouvre à leurs forces formatrices. Et le Dragon est en amont de ces forces, il en est le roi. Il est pensé comme celui qui est porteur du magnétisme, et donc gardien de la vie.

La vapeur d'eau est bienvenue pour les récoltes qui poussent, éther qui profite aux semences qui mûrissent. Et le tellurisme, courant qui rejoint les contrées, d'un ermitage bouddhiste à un monastère trappiste. En amont de la vapeur et du tellurisme est le prana de lumière qui pétillie. C'est ce prana qui insufflerait aux hommes leur énergie. En leur plexus solaire gardent-ils ce feu qui les nourrit ?

Et le Dragon exhale cette énergie de sa gueule antique et le déverse partout où la vie est la vie. Ainsi le Dragon est-il la corde qui ondoie d'un univers potentiel à un univers incarné ? Est-il ce serpent des alchimistes qui matérialise les forces divines ?

Il serait ainsi la porte pour y retourner lorsque on suit le fil qui, de la matière au Tout, nous réunit.

Et là, dans l'espace immense, danse le Dragon magnifique qui nous ramène d'une patrie de gamètes à une patrie de comètes, d'un monde d'atomes à un monde d'énergie. Oui, la danse du Dragon anime les univers de son onde ! Elle porte la courbure de l'espace et la sinusoïde du temps. Le Dragon est-il pensé en Chine comme le régent naturel de la vie ?

Fine Art Museum, Taipei, le 9 août 1990 vers 13 heures

Hong Kong

BabyLonely

S'ils foncent tous ensemble vers l'abîme, comment les retenir ?

Babylonely...

Une île, là, et un oiseau de métal qui se pose dans la ville,
frôlant les immeubles blancs de ses ailes d'aluminium.

Ca grouille et ça piaille. Ca pépie et ça se bat. C'est Hong Kong,
la bouche de l'Asie lointaine, qui engloutirait ce que le monde
matérialiste produit.

As-tu remarqué qu'entre Kowloon et Hong Kong le bras de mer
dessine une bouche qui s'abandonne? Et elle goberait jusqu'aux
excès de la consommation. Et elle boirait jusqu'à l'ivresse les
inutilités.

Ici il semble n'y avoir aucune limite à l'appétit d'avoir. Et les
buildings de marbre côtoient les taudis. Car c'est à chacun selon
sa soif et surtout selon son pouvoir d'achat.

Et l'on se regarde ici avec l'oeil qui juge en dollars : combien vaut cette chemise, ces chaussures et ce sourire ? Puis-je acheter cette beauté ? Combien cela me coûtera-t-il ?

Grande bouche ouverte pour s'empiffrer de tout ce que l'Orient et l'Occident produisent. Sans mâcher, juste comme on gobe un oeuf.

Et tout de suite on recommence, un peu plus cher. Des bijoux aux fourrures. Et les griffes ont blessé ici depuis déjà longtemps la culture. Vous ne parlez plus à des Chinois, mais à des pantins déguisés par Dolce & Gabbana qui rêvent de star aux yeux débridés.

Écoeurement total, les visages ont changé. Il n'y a plus de douceur ici, et pas beaucoup de politesse, ne le vois-tu ? Il n'y a que cette caricature superbe d'un Occident sans âme, et ses gadgets nomades.

Un appétit immense qui s'épice et s'enflamme. Des lèvres qui boivent à la santé de cette fin de règne consumériste.

Et la jeunesse bascule dans l'abîme. Et s'il y a des jardins suspendus devant les nouveaux buildings-miroirs, c'est que Babylone est ici reconstruite en fer. Je me sens seul ici, lonely. Babylonely ! Vivement que je m'en aille, je n'en peux plus de cette quincaillerie.

Wanchaï, Hong Kong, le 12 août 1990 vers 16 heures.

OUVERTURE

Il est des temps où l'être mûrit plus vite. Des moments pleins où son souffle se rend plus ample et serein. Une villégiature très personnelle qui saisit le pèlerin. Une errance bien choisie qui le touche de plein cœur. Un pas, une heure, un sourire, un instant. Pas de crescendo sur la partition ouvragée d'or. Pas de crescendo mais des chœurs. Des voix qui chantent ce matin. Une mélodie. Un hymne à l'éternité novice. Un chant large comme le grand Fleuve Jaune. Un aigu d'un soprano qui casse le cristal trop certain. Et le nectar se répand en nappes, ondoyantes vagues, fugaces rides sur le lac des siècles. Bizarre, l'heure s'est faite étrange et parfaite. Une ampleur de ton champ a brisé tes barrières. Une immensité nouvelle emporte tes attermoissements. Tu es neuf, ne le sens-tu ? Neuf, ouverture de ce cycle qui s'achève pour qu'un autre t'entraîne. Tu es l'ouvert. La spire. Ressort tendu vers...

Vol depuis Hong Kong, transit à l'aéroport de Kuala Lumpur, salle d'embarquement 1 pour le vol MH 715 à destination de Bali, le 18 août 1990 vers 9 heures 45.

Bali

/ DANS LE SECRET DES FLEURS

« Les confidences les plus douces sont celles qui touchent le silence. »

Blanche elle est, et elle regarde le ciel se fondre en elle. Car elle s'évapore déjà, la corolle immaculée, vers cet azur qui l'appelle.

C'est le jardin ; oh, pas si grand que tu l'imagines, pas si grand ! Juste un patio où reposent des arbres d'équateur. Parfait équilibre.

Les noix de coco sont mûres dirait-on, et le frangipanier se pâme sous l'averse que lui offre un jardinier brun.

Cela sent bon. L'odeur de l'herbe et de la terre, lorsqu'elles se gonflent de bonheur sous l'onde bienheureuse. Des coqs derrière, et un bruit de porte qui grince, comme un chant d'oiseau solitaire.

Chacun ici part maintenant vers la rive de l'océan Indien baigner ses membres encor assoupis d'une sieste.

Car parmi les fleurs et les oiseaux, avec cette brise parfumée d'un encens indéchiffré, il est une qualité d'atmosphère rare et précieuse.

C'est comme si les heures étaient plus belles, comprends-tu ? Plus pleines et plus joyeuses.

Il fait bon vivre pieds nus ici.

Restons un peu plus.

Legian, Bali, le 18 août 1990 vers 16 heures.

"Cette île est magnifique. Une beauté ancienne, témoin d'une pureté antédiluvienne, s'exhale ici, parfum d'arbres en fleurs, paix des rivages. Souvenir d'un antique Âge d'Or."

LA CURIOSITÉ DE L'INDIGÈNE

Il voit tomber les oiseaux durs, laqués des armes de la certitude, sur le champ de riz et la forêt de cocotiers. Il voit sortir ces silhouettes immenses et grasses, velues parfois, aux chevelures d'or insouciantes. Oh, il manque bien des sourires sur ces faces encor blanches, bien des connaissances douces que l'île enseigne.

Mais qu'importe, l'étranger débarque par centaines, on doit lui servir de guide et il donnera un peu de son portefeuille

inépuisable. Il faut le nourrir comme il aime, des mets étranges et sauvages, compliqués comme un enfer inconnu. Sinon ils deviennent colère, les invités autoritaires.

Curieusement ils sont chez lui, sur son île, mais ce sont eux qui décident de tout. Ce que les échoppes doivent offrir, ce dont les restaurants doivent regorger. Et comment on doit se conduire. Il ne comprend pas bien. Mais il sait, depuis qu'il a quitté la rizière, que sa vie a changé. Maintenant il économise roupie après roupie sur le salaire qu'il gagne. Avant il lui fallait simplement finir son repas de riz. C'était tout ce qu'il pouvait attendre d'un travail.

Mais il a du vague à l'âme parfois.

Il pense à sa famille si pauvre, si innocente. Il pense à cette insolente voyageuse qui le regardait de haut en bas, si blonde et si croquante. Il pense à ces tablées insouciantes qu'il voit deviser des heures durant.

Ne travaillent-ils donc jamais les bronzés aux fesses blanches ? Qui sont-ils au fond pour être si puissants ? Et pourquoi lui est-il toujours aussi fragile ?

Et lorsque la pluie tombe sur Bali, il peut y fondre ses pleurs. Trop mûr déjà, les étrangers lui ont passé quelques-unes de leurs certitudes, et un peu de leur doute aussi. Il était si pauvre, le voilà misérable, et pourtant un peu plus riche déjà. Paradoxe curieux de l'indigène.

Legian, Bali, le 18 août vers 18 heures.

LE SOIR IMMENSE

D'un coup de soleil la nuit est tombée. Foudre insonore. Plus un cri, plus un bruit. Les mendiants même se taisent et renoncent à tendre leur paume-offrande. Un son vibratile a déchiré le ciel et la Terre en une colonne de doute. Le crépuscule a lancé ses moustiques, ses démons voraces et ses fantômes souterrains.

Gardez-vous, badauds alanguis encore sur le sable bleu !
Dès que l'astre majeur s'est oublié dans les profondeurs cristallines, attaquent les êtres de l'entre-deux-mondes.

Ils n'ont que quelques instants à peine pour manger ce que leur appétit dévore.

Car déjà vient, royal et solitaire, le Soir immense.

Et les élémentaux se cachent de nouveau, comme si on avait refermé leur boîte à ressort jusqu'à demain. Pour une autre ouverture de leur monde sur celui des humains, brève et sans pitié.

Et le Soir trône, aimable et serein. Grave sans doute, drapé dans son sari de soie bleu-marine brodé d'étoiles argentines.

Il est aimé, le souverain, car il rayonne une paix immense et radieuse. Chacun s'est apaisé à Bali.

Les dealers même s'allongent sous la moustiquaire et rêvent à la voluptueuse étrangère qui passait tout à l'heure.

Les hôteliers s'affairent, dans une prière préalable. Et l'on éteint les cigarettes pour passer le petit plateau d'offrandes. Fleurs, encens, nourriture et eau fécondes.

Et partout règne, majeur et bon, le suzerain de ces heures. Il en est le benefactor.

Le Soir, héritier lointain d'une tradition ancienne, généreux dispensateur de l'amour apaisé. Du bain purificateur. Des offrandes pures. Des rêves qui existent déjà dans la nuit qui commence.

Legian, Bali, le 18 août 1990, 19 heures 45.

IL PLUT CETTE NUIT

La pluie tombait la nuit dernière. Qui nous faisait étirer nos bras, nos jambes, et nous blottir contre le drap. De celles qui martèlent délicatement les toits et exaltent la paix.

Fraîcheur, douceur. Il pleuvait et cela me plaisait. Le jardin était touché et, ce matin, quelques corolles blanches, des pétales roses sur la pelouse, se rappellent de l'ondée.

L'ondée, oui, comme une onde d'un cristal très doux, liquide et patient, qui vint bénir chaque chose et toucher jusqu'aux êtres endormis sous les toits.

Sur la couche tendue de batik, mon âme comprit, hier, que la pluie est éternelle. Éternelle et fugace comme le bonheur.

Quand elle répand ses nappes pures, elle semble s'inscrire profondément dans le temps qu'elle allonge à l'infini. Et quand elle se tait, la pluie mystérieuse, le jardin qu'elle toucha oublie petit à petit la bénédiction qui l'oignit.

Pluie, pluie. Extase d'un soir sans avenir. Étroitesse d'une marge qui s'étire. Porphyrique coupe ciselée de gris. Etreinte sans peur d'une fée malicieuse.

Pluie des rêves qui se changent, des prés qui se fleurissent de mousserons.

Pluie des cœurs qui s'ouvrent l'un à l'autre et des amis qui se retrouvent.

Moment dans le ciel. Étape d'un chariot de diamant impalpable. Scie mélodieuse qui pourfend la bataille poussiéreuse.

Une pluie n'est jamais perdue, mais toujours retrouvaille.

Pluie.

Legian, Bali, le 20 août 1990 vers 12 heures 30.

PERFECTION

On la dit d'ailleurs, d'autres mondes, puisqu'elle ne serait point de celui-ci. Ne la sentis-tu jamais fleurir près de tes racines ?

Elle est parfois parmi nous, la perfection vagabonde. Féconde et silencieuse comme la nuit.

Cette Terre est matrice généreuse, rien n'y gêne la perfection absolument, pour y installer ses rameaux d'or et son couronnement.

Et tu la vis ici ce soir dans cette salle de restaurant au toit en pyramide tressée de fibres. Une jeune fille venait de glisser une fleur de miel dans tes cheveux et le vent du soir se faisait plus taquin.

Parfait instant, rien qui ne fût alors impeccable. Et lorsque tu voulus en douter, tu goûtas du jus de fruit qu'on venait de te porter avec plein d'égards. I

l'était d'une fraîcheur exquise, voire... inconnue. La perfection se voulait triomphante ici et, en cet instant, rien ne devait lui résister.

Tu vis alors qu'à Bali l'archétype de toute construction, de tout bâtiment, est le temple. Les Balinaïses ne conçoivent d'élever vers le ciel que des mats et des toits qui lui répondent.

Ainsi la perfection est déjà dans l'idée de leur maison. Et ce soir tu crus dîner dans un restaurant, mais c'est dans un temple que tu goûtas aux offrandes.

Et les sourires qu'on te fit n'étaient pas de circonstance, mais de foi profonde et pénétrante. On oublie parfois si vite la nature sacerdotale de toute vie.

Mais ici c'est comme un souvenir, voire une pensée vivante et nourrie.

Et le gado-gado qui te fut apporté, plat de légumes et de tofu, nappé de sauce à l'arachide, avait cette pureté. Le cuisinier, derrière la cloison de palmes, avait béni jusqu'au plus petit morceau de chou.

Il est parfois des instants, des lieux, où la perfection épouse la Terre.

Sanur, Bali, le 21 août 1990 vers 20 heures 45.

L'OFFRANDE DES FLOTS BLEUS

Souffle de saphir sur l'onde des souvenirs. Pépite liquide qu'un foyer divin fondit au nectar fluide. Océan parfait de nos nuits sans souci.

Tu es la mer et son respir. Gros des halètements d'autres mondes, près, ou loin, de celui des hommes.

Car la mer est à la jonction exacte de tant d'univers; ses vagues sont autant de portes vers autant de cités enfouies sous des flots de souvenirs.

Flux-cristal, et chaque étincelle d'écume porte un grain de vie. Chaque ion de ta jupe primesautière, tissée de broderie claire, recèle la force de nourrir.

Sans hâte et sans fin. Toujours à battre les murs de pierre qui s'érodent et adoucissent leurs arêtes.

Toujours en ce flux et ce reflux qui évoquent tant de lunaisons,
tant de naissances et de départs encore.

Tu es l'océan, flou et fier, fou et félin, et tu dances jusqu'à
révéler ton sang argentin sous les yeux de chacun qui te regarde
valser là, toujours sibyllin et offert.

Candi Dasa, Bali, le 23 août 1990 vers 15 heures.

Bali

/ LA LEÇON DES RÊVES

“ Pour les élèves studieux et diligents de la vie, le maître est bon et doux. Pour les écoliers dissipés et frondeurs, il est ferme et austère. Connais-tu une autre pédagogie ? ”

LA SIRÈNE

Une plénitude immense m'avait touché de son manteau de laine. Un espoir, une vague d'insouciance, carillonnaient en mon cœur. Nul ennui, nulle peine, ne pouvaient ternir mes couleurs, déployées haut dans le ciel à la merci des zéphyrs et des colombes.

Une lame de fond invisible avait resurgi d'un océan nominal, oublié depuis tant de vies qu'un déluge avait passé sur nos têtes. Et cette vague inouïe, tissée des larmes d'extase infinie, fondait en l'âme qui me donne vie et chaleur.

Ô espace, douceur, combien de pas du cœur faut-il pour libérer cette lame de beauté ? Combien de détours pour le retour face au mur d'eau imaginal qui lave même de l'ennui ?

Et la déferlante venait de ralentir son avancée et se cristallisa doucement juste devant mon pas. Elle était devenue un grand palais de jade serti de lave rouge. La porte était ouverte et j'entrai, stupéfait de la grandeur de cette maison qui, au fond de moi, devait me convenir... voire me ressembler ?

Dans un patio ceint d'algues fleuries, une sirène m'attendait, nue jusqu'à ses hanches rondes ceintes d'écailles éblouissantes. Son sourire était exquis et sa voix si suave que l'on eut dit un miel vibratile. Ma bouche scella la sienne et nos bras s'enlacèrent bientôt. Une pâmoison vaste comme lamer nous surprit bien loin des saisons de ce monde. Dans quelque crypte sous-marine où de gros poissons d'or éclairent l'obscurité paisible de leur rayonnement.

Nos amours durèrent de l'aube pacifique à la nuit atlantique et furent un nectar impalpable. Un jour je revins à la surface vêtu d'une empreinte indélébile, l'étreinte de la sirène du palais de jade invisible.

Candi dasa, Bali le 23 août 1990 vers 19heures 30.

LE DRAGON BLEU

Des jets d'écume jaillissent vers le ciel. Blanches vapeurs qu'un monstre invisible souffle de ses naseaux embrasés de vie océane. Où est-il, le Dragon d'améthyste ? Où se cache son épine dorsale laquée de bleu, ondoyant parmi le corail et les algues sensibles

Montre-moi ta tête où rit une gueule dentée d'ivoire impassible et où luisent deux grandes pupilles de lumière.

Oh, je sais que tu es là, derrière la jetée de pierre, écumant de tes narines , ces geysers neigeux qui se fondent dans l'air embrumé de toi. Je sais que tu nages d'ici aux Açores, toujours secret, toujours mystère, Dragon des mers. Et même le bleu, la mer te le doit. Oui, tu la teintes volontiers de ton lapis-lazuli versatile. Et, chaque vague, tu lui donnes un peu de ton respir, vaste symphonie.

Tu es ici et là-bas, à Arcachon. L'ubiquité du Dragon Bleu n'est-elle pas sa première force ? Comme ton frère du ciel, le Dragon Ailé, tu aimes à te laisser deviner par le regard ébahi des humains, sans jamais te montrer, brillant du feu de tes écailles de jade liquide.

Et ce goût du secret fait de toi le plus mystérieux voyageur. On dit que tu portes parfois des hommes sur ton échine jusqu'en Terre de Chine. Heureux missionnaires.

Courageux aussi, car tu fonces dans les flots orageux aussi vite que l'éclair, dont tes yeux reflètent la lumière. Chevaucher sur ton dos, accroché à ta crinière d'écume doit être une sauvage aventure, pour rejoindre ta demeure tapie sous les océans équanimes.

Mais rends-tu toujours au monde des hommes tes bienheureux visiteurs sous-marins ? Ou gardes-tu les meilleurs pour te servir? Vêtus d'écume et casqués d'une conque, un trident d'argent à la main, gardant le porche de ton palais de laque marine. Solitaire destinée de ceux qui furent choisis pour devenir tes initiés.

Là-bas dans une fosse abyssale, veillent tes gardes, fidèles à leur
roi, le majestueux Dragon maritime. Attendant ton retour,
lumière bleue, dans l'obscur respir des flots endormis.
Étrange amour que celui des hommes pour le Dragon Bleu...

Candi-dasa, Bali, le 24 août 1990 vers 13 heures trente, à marée haute.

Bali / LES ENFANTS DE CUIVRE

“ Bali, parmi les arbres en fleurs, sur la plage de sable noir, un enfant tout petit marche encore à peine. Il tient un gros paquet de chips industrielles et s’en gave négligemment de l’autre main. Emblème du [sous-]développement. ”

LES BAINS ROYAUX DE TIRTTAGANGA

De meulière et d’eau, parmi les rizières. Un roi les voulut là, surplombant la vallée alluviale. Au coeur d’un amphithéâtre de lumière, bordé de palmeraies ondoyantes et d’arbres centenaires. Ils sont rectangulaires, les bains de pierre de Tirttaganga.

Un griffon crache un flot d’eau claire que le vent pousse où il veut. Là, un destrier de roche solitaire souffle le cristal tintant dans le bassin ridé de brise primesautière. Autour, parfumés d’indolence, s’abandonnent quelques arbres en fleurs. Deux enfants se baignent et s’éclaboussent d’un rire. Une pagode aux douze lotus ciselés laisse fondre une laque translucide de vasque en vasque, jusqu’au miroir nacré de vent qui en boit la jouvence légère. Des oiseaux pleurent et une jeune fille en sarong apporte déjà les offrandes aux dieux qui gardent leur pureté aux sources cachées.

Dans un émail liquide cloisonné de grès, des fontaines laissent l'onde danser. Cette paix est si profonde que les poissons noirs qui glissent entre les enfants de cuivre semblent méditer quelque rêverie. Peut-être la nostalgie du roi généreux ?

L'eau était si claire que je m'y suis baigné.

Tirttaganga (district de Karanga Sem), Bali, le 25 août 1990.

RIZIÈRES

Terrasses de terrasses. L'onde verdit tout ici. Le ciel s'emplit des vapeurs de ce monde chlorophylle. Rizières après rizières. Et les montagnes s'abandonnent comme des mères à ces filles qui les mangent petit à petit. Le nuage a touché le sol, miroir accordé où perce la céréale assoiffée.

Jusqu'à trois fois l'an, le riz sera mûr. Dans cet accouplement du ciel et de la Terre, le riz devient médiateur, interprète des bontés célestes envers la planète des brumes. À moins que ce ne soit le messenger des amours de Géo pour le beau ciel bleu. De l'eau qui emplit les paddies. À raz bord. Et le soleil tiédit, réchauffe et mûrit en tout hâte. Il faut nourrir tant de bouches, tant de corps qui se lavent dans les canaux le soir, tant de mains qui repiquent les pousses d'émeraude sous le soleil.

Car le riz s'arrache vert et se repique en bottes. Le savais-tu ? L'histoire des rizières est celle d'une passion où la Terre s'offre à l'homme. Le paysan pétrit la glaise et ne lui laisse aucun répit.

Il laboure, irrigue, sème et replante, assèche et moissonne la récolte frémissante.

Tout est ici dans la main de l'homme, mais aux mains du ciel. Et l'activité humaine est ici implacable et belle dans le frisson de sa céréale blonde, à la brise équatoriale.

Peut-être est-ce la clé de la beauté irradiant des rizières en terrasses qui enlacent la montagne de Karanga Sem à Tirttaganga.

Tirttaganga, Bali, le 26 août 1990 vers 21 heures.

LA PAIX QUI S'ANNONCE

Ce soir la planète se gratte, irritée d'urticaire. Des boutons s'enflamment et Géo est agacée en son derme soyeux de démangeaisons désagréables. Chaque guerre est urticante, chaque capitale polluée, chaque charnier, chaque lieu de souffrance et de haine. Oui, la peau douce de Géo est abîmée. On a arraché ses forêts aux Philippines pour nourrir la nouvelle faim de bois des Japonais.

Géo ne supporte plus les urtications, les ignorances humaines. Va-t-elle frémir pour chasser les puces malodorantes ? Probablement, elle n'a pas d'autre choix si les hommes ne se corrigent, s'ils ne mettent pas de baume sur ses plaies. Car Géo est vivante et sensible.

As-tu remarqué que c'est souvent là où l'on abîme son corps que l'on noircit son âme ? Là où le béton pousse, les pensées se grisailent en une aura collective malade, qui signe la grande métropole. Là où l'on prend le pétrole sans mesure bientôt les missiles se posent, prêts à rugir.

C'est comme si les plaies du corps de la Terre allaient de pair avec les atteintes à l'âme de Géo. Et regarde ces pays où l'on prêche la guerre sainte, ne sont-ils pas déjà en guerre, dans les faits, la plupart ? L'âme nourrit le corps et c'est vrai aussi pour la planète. L'âme collective des hommes bonifie ou affaiblit le sol où ils vivent. Le rend fécond et beau ou morne et stérile. Pourquoi Bali est-elle encor si belle ? Pourquoi chaque parcelle de montagne porte-t-elle une indicible douceur ?

N'est-ce pas qu'ici tout est sacralisé ? Et que chaque maison, chaque rizière, reçoit une fois par jour au moins la bénédiction de ses habitants, de ses cultivateurs.

Et même les jeunes prient encore quotidiennement. Et ils ne mangent pas une bouchée sans offrir auparavant un grain de riz et un petit morceau de légume à l'esprit du lieu pour le nourrir et l'apaiser. Et cela dure depuis des millénaires. L'île est belle et heureuse, jouit d'un climat bienfaisant, ses habitants ont su la respecter et entretenir son âme de leurs prières. De leurs belles processions. De leurs pensées harmonieuses.

Et c'est là sans doute la leçon que nous donnent les Balinais. Là où fructifie l'Idée et où s'élève l'oraison, là où l'art est dédié au ciel, la Terre reste juvénile et sereine, le soleil doux et les averses fécondes. Là, la paix s'installe volontiers.

Elle se cultive comme un arbre fruitier, avec soin et vigilance. Et il y a aussi la persévérance. Une pensée chaque jour, un grain de riz, une offrande quotidienne et un peu plus de connaissance.

Et ce qui est juste pour Bali l'est sans doute pour notre planète toute entière, île immense et circulaire.

Un peu de paix dans les cœurs qui s'ouvrent au ciel. Un présent de l'âme pour le sol fécond qui nourrit nos corps et porte nos rêves. Un peu d'amour qui s'évapore et parfume l'atmosphère ; santal ou jasmin.

Vois-tu une autre manière de pacifier nos civilisations et d'apaiser nos contrées, d'adoucir nos climats et de voir fleurir nos enfants?

La paix à venir naîtra d'abord dans les âmes puis inscrira sur le sol ses initiales: Enfin Géo apaisera son respir et peut-être chantera-t-elle une mélodie nouvelle...

Tirttaganga, Bali, le 27 août 1990 vers 10heures.

LES ENFANTS DE CUIVRE

Ils sont lumineux parce que leur terre est pure. Rayonnants, parce que leurs parents prient tous les jours. Joyeux, parce que leur nourriture est fraîche, leur eau, translucide. Ce sont les

enfants de cuivre. Ils brillent et restituent la beauté du soleil, tel le métal lustré et poli.

Ôtez-leur les conditions qui gardent l'éclat de la vie. Enfermez-les dans des clapiers de béton. Brisez leurs rêves pour des pacotilles de télévision et ils se ternissent.

Leur visage se ferme à la lumière. Leur teint s'obscurcit. Tel le cuivre livré à lui-même dans l'humidité et l'hiver.

Tels sont les enfants de Bali. Vibrants de vitalité et d'affection. Aimables et respectueux des aînés.

Un beau sourire irradie leur visage à la moindre occasion.

Cela est parce que leur village vit encor au rythme des processions, connaît la transe des gamelans et ne laisse jamais un défunt sans de justes sacrements.

Alors les enfants sont bien. Cuivres resplendissants de la lumière du soleil. Parfaits réflecteurs de l'onde de vie.

Mais ils ne sont pas d'or, juste de cuivre. Et la menace moderne est sans pitié pour l'éclat de leur teint, la pureté de leurs yeux, la fraîcheur de leurs manières.

Il suffira que la télévision et le salariat entrent dans les maisons des villages.

Il suffira que les première voitures fassent rêver les voisins.

Il suffira que certains affichent les stigmates du dollar, pour que tout bascule et peut-être irréversiblement.

Cela s'est déjà passé à Kuta, la grande station balnéaire de l'île. Perdue pour Bali et sans doute aussi pour la vie.

On y vend de la drogue sur la plage au mépris de toute police.
On s'y prostitue, hélas, et l'on propose directement ses services sans même un bonjour.

On y voit des enfants cracher sur des touristes ou donner des coups de pied à de jeunes femmes scandinaves parce que ces visiteurs, excédés de cette mendicité indécente, n'écoutent pas leurs doléances.

Oui, Kuta est devenu un furoncle sur le visage de l'île.
Et il se pourrait que cela se reproduise ailleurs, dans d'autres stations touristiques. Là où la tentation est irrésistible pour les enfants de cuivre.

Hélas, comme pour le métal vénusien, il est difficile de faire resurgir l'éclat sur la face qui s'oxyda, si vite, si facilement.
Et la beauté des jeunes habitants de l'île pourrait ne pas résister aux averses du désir matériel.

Et ils seront les adultes de demain. Ceux qui éduqueront leurs fils et leurs filles.

L'éclat du soleil intérieur ne sera plus alors qu'un lointain souvenir à peine. Et tous regarderont ensemble Dallas à la télévision en croquant des chips industrielles. Cela est venu partout, dans toute l'Asie.

Comment pourront résister les îles indonésiennes ?

Ce n'est qu'une question de temps, car Bali veut tant connaître la pluie de la consommation.

Mais chacun sait que le cuivre et l'eau sont de mauvais voisins, et le liquide finit toujours par verdier et obscurcir le métal sensible.

Déjà ici on peut pressentir l'oxydation qui commence à oxyder les sourires.

Domage, l'île était si belle.

Tirttaganga, Bali, le 28 août 1990.

LE SOURIRE DU SOLEIL

Cela commençait avec le sourire du soleil. Juste un matin serein comme les autres. Des fleurs qui s'ouvrent un peu plus et le crissement de quelques cigales. Il faisait beau, bien sûr. Et doux. Le temps que l'on souhaite à nos amis quand ils ont quelques jours de repos.

Un coq se faisait entendre, enroué et débonnaire. Des oiseaux siffleurs occupaient parfois l'espace de leurs trilles. Nul souci ne pouvait poser son aile sur les visages apaisés. C'était l'heure du petit déjeuner. Là-haut l'arbre du temple était toujours aussi grand. Déployant ses orbes ombellifères comme un sultan protecteur. Et les maisons tout autour reposaient dans l'étreinte de ce jour béni comme tout les autres.

Et l'eau tintait, flûtait, roulait. Sa musique semblait apaiser un peu plus chacun. L'eau qui courait partout par les sources

fraîches nourrissait les rizières qui en buvaient l'essentiel. Mais le villageois pouvait sur son cours laver son corps des chaleurs du labeur parmi les plants.

Les cocotiers s'étiraient à l'oblique. Manne généreuse. Chaque noix portait en son coeur de l'eau et de la nourriture blanches. Don gratuit aux familles modestes qui vivaient à leur pied. Tout respirait amplement et le souffle de brise avait la fraîcheur de l'altitude. Une douceur indicible émanait de tout.

C'était un matin comme les autres. Lumineux et aimable. Un début de jour prospère où chacun serait dans la paix. Une journée où le rythme du soleil serait le temps. Des heures de labeur, des heures de loisir qui égrèneraient leur tranquillité.

La vie était régulière et bonne ici, parmi les fleurs, les oiseaux et l'eau qui coule.

Tirttaganga, Bali, le 29 août 1990.

INTOUCHÉ

Il est des lieux que l'homme n'a pas imprégnés de ses peurs, de ses vengeances, de sa curiosité dangereuse. Des espaces encore purs où le vent est vent, et la mer, océane. Ces endroits laissent l'être qui les visite respirer amplement, suivre le cours paisible de sa pensée qui s'étire. Ce sont des sites entiers et tranquilles. Des terres propices pour la vie qui s'y déploie, secrète et invisible.

Les anges aiment-ils à y flâner, à toucher le feuillage des bananiers de leur souffle d'or ? Les Esprits naturels dansent-ils là, parmi les manguiers, en des rondes que l'on aimerait bien voir, tant on les suppose joyeuses et fécondes ? Et puis il y a la voix du vent. Elle est ici plus expressive. On pourrait comprendre chaque intonation qu'il glisse le long des palmes vibratiles des cocotiers rêveurs.

Ne te sens-tu protégé ici ? C'est comme si la densité de l'espace était imprégnée de bonté, de douceur. Et même les fleurs mauves qui parfument l'air semblent bénies d'une méditation particulière.

Ce sont des lieux intouchés. Des espaces redevenus neufs par l'effet du temps qui nettoie jusqu'aux pensées humaines. Des espaces à découvrir avant qu'ils ne soient chargés du poids des soucis matériels que les habitants, les visiteurs, apportent comme un sac trop lourd qui s'y déverse.

Dans ces sites on se sent bien. Chaque chose est à sa place et le bruit de la mer nourrit notre respir. Rien ne vient altérer, là, notre bonhomie et tout vibre à l'unisson de la vie qui pulse. Souple persistance d'une beauté ample et paisible. La terre, l'air, l'eau et la lumière se marient et rien ne vient en diviser la joie. Et toi, l'observateur surpris, tu es baigné de tout cela ; uni au rayonnement des éléments.

Un endroit intouché est une bénédiction pour celui qui médite, prie ou crée dans la pensée qui s'écrit.

Peut-être est-ce aussi lieu privilégié pour les mystiques. Mais cela est déjà un secret que le lieu gardera.

Pur et austère comme une des mangues qu'il mûrit.

Air-sanith, Bali, le 30 août 1990 vers 14heures.

Bali

/ LES LARMES DU DRAGON

« Il y a parfois des évidences qui se cachent. Secrètes métamorphoses de notre regard. Il suffit de grandir un peu et ce qui était dangereux et compliqué devient lumineux, jeu étonné. Pourquoi la vie se plaît-elle à ces frivolités bénévoles ? Pourquoi nous fait-elle languir en retardant notre éveil à son cri ? Cela encor je ne le sais. Mais sans doute est-ce une clé qui sera donnée un peu plus tard ; un peu plus près d'une certaine serrure d'or. »

LE TRIOMPHE MATINAL

Chaque matin qui poudroie est apothéose. Triomphale avenue où le soleil s'expose. Clair et royal. Le lever est une cascade qui s'évapore, un coup de lumière dans la nuit qui s'excuse et se retire du monde.

Un espace plus intense s'était fait, préparant la venue du monstre sacré de la Terre. Un silence plus chaud avait précédé l'événement lumineux où naît le jour. L'énergie avait d'abord tout inondé de sa radiance d'or invisible, avant même que la sphère magique ne touche l'horizon de son cri de joie. Oui, tout avait été régénéré une fois de plus, tapis rouge pour le roi. Et l'astre centenaire montait maintenant les marches du trône. Pas à pas.

D'une allure majestueuse qui convient aux empereurs de l'espace et du temps. Suria, seigneur de la vie sur Terre, était reçu d'une musique triomphale, un orchestre et des chœurs qui annonçaient son retour parmi les hommes.

Et puis, juste à l'arrivée du souverain incroyable, tout s'était tu quelques instants. Les oiseaux, les coqs insolents, tous avaient clos leur bec bavard. C'est ainsi que commencent les plus beaux spectacles. Une ouverture, un silence et le rideau qui se lève. Voici le roi Soleil. Héritier d'un monde qu'il nourrit et féconde entièrement. Roi des rois.

Air-sanith, Bali, le 31 août 1990 vers 7heures 30.

LES EAUX DE LAIT

Elles jaillissent des bouches médusées de dragons souterrains. Chaudes et comme fluorescentes. Elles ont la couleur du lait. Et elles soignent. Le bassin sacré est ceint d'une forêt exubérante. Et les eaux de lait coulent en son sein. On entend le bruit des cascades et le bruissement des arbres de Judée sous le vent d'août.

Plonge ton corps tout entier dans cette chaleur qui vient des tréfonds. Que ressens-tu ? Un profond apaisement. Il y a une bonté, là, qui s'exhale de ces bains. Et elle infuse dans tes pores; jusqu' à pénétrer ton corps, doucement. Et plus tu restes bercé de cette main invisible qui ondoie, plus cette chaleur bonne et purifiante t'enlace.

Et ta pensée même s'apaise. Ton coeur se fait plus largement ouvert. Ta peau respire plus profondément. Quelque chose se passe.

D'où vient cette eau sacrée qui reçoit ici la gratitude d'un petit temple dans la colline ?

D'où surgit-elle pour être aussi bénie ? Est-elle seulement réchauffée en fusant près des plasmas en feu sous le sol des volcans de Bali ?

Ou y a-t-il autre chose ?

Oui, cet après-midi je veux croire qu'il y a une douceur, une vertu qui ne vient pas des choses, dans ce flot laiteux. Ce n'est pas seulement le soufre et le feu. Pas seulement la chaleur qui s'est unie à l'onde.

Il y a de l'humanité dans cette douceur, dans cette vertu de guérison qu'elle irradie. Quelque chose de vivant et d'élevé, une rémanence spirituelle, vibre en elle. Et c'est cela qui soigne. Cela qui apaise et adoucit les peines de ceux qui baignent ici leur corps alangui.

Le mystère reste entier. Le bain est toujours parcouru de la brise équatoriale. Les fleurs de bougainvilliers parfument et les dragons sculptés soufflent leur cascade de lait.

Sources sacrées de Banjar Air-panas, Bali, le 31 août 1990 vers 15 heures.

LE BAIN DU SOIR

Rituel ou plaisir, je ne sais. Le bain du soir est ici plus sacré que la prière. C'est l'occasion de plonger le corps et le regard sur l'eau. Les baigneurs luisent à ce qui reste de soleil quand ils surgissent du bassin, éclaboussés de joie. Et là-bas, cachés par la jetée de pierre, les hommes lavent leur corps. Près du canal des femmes en sarong finissent de peigner leur chevelure. L'une plonge son corps généreux. La fraîcheur n'est pas ici que dans l'onde. Elle parcourt les êtres de l'un à l'autre. Ici l'on se savonne, là on se shampooine. Près de la source qui jaillit du petit temple, des joueurs s'ébattent à grands rires. Et le soir qui vient jubile de toute cette simplicité qui se baigne dans le flot déjà noir du monde nocturne.

Accroupis près d'un arbuste fleuri, deux enfants devisent face à face, dans cette posture paisible qui leur donne des allures de sphinx d'ambre. Que se racontent-ils? Peut-être des histoires quotidiennes, de celles qui tissent leurs heures ensoleillées avant qu'ils ne se baignent dans l'eau du soir.

Il y a du plaisir dans ce savonnage rituel où chacun se lave d'une mousse de bulles. Et cela se voit. Et puis l'on s'épie de ce côté-ci à ce côté-là du bassin. Car les jeunes filles sont ensemble, et regardent les plus beaux des garçons frictionner leur corps. Et les jeunes hommes réunis évoquent les charmes respectifs des demoiselles. Le galbe relatif d'une poitrine, le mérite d'une silhouette aux longs cheveux de soie.

Le bain est l'occasion de désirer avant la nuit des rêves. Il faut bien nourrir aussi leur monde des belles images, n'est-ce pas ? Et les regards suaves convergent vers une silhouette à peine

voilée d'un sous-vêtement beige de coton qui passe, innocente ou presque.

Et le soir en est tout émoustillé lui aussi, et il se fait plus propice, avant que chacun ne se sèche d'une serviette, et ne rentre chez soi manger le riz.

Quelques corps rafraîchis s'attardent après que la lumière soit partie.

La communion avec l'eau est ici vitale. Elle permet de supporter bien des douleurs, bien des routines et des labeurs aux rizières.

Le bain est une mère généreuse qui ne juge pas, mais apaise chacun de sa fraîcheur enthousiaste.

Bains d'Air-sanith (Bukti), Bali. Le premier septembre 1990 vers 17 heures 30.

L'APPROCHE DU RETOUR

Un instant. Un souffle un peu moins fort qui fait hésiter au seuil d'une porte de bois. Le temps s'étire, verre soufflé.

Il y a une disponibilité immense qui effraie la pensée, frissonnant chaton au pelage mouillé. Comme un cri de silence qui voudrait qu'on l'entende et qui reste suspendu dans l'éther immobile.

C'est bientôt le moment du retour. Un adieu à un lieu et à un temps.

Bientôt la réunion avec d'autres endroits de la Terre, d'autres gens.

Cela arrive et tu en es prévenu par ce jour un peu plus grand que les autres. Par ce soleil un peu plus doux. Par ces heures qui se veulent entières et longues. Tu es instruit de ce quelque chose qui te fera basculer bientôt d'un univers en un autre, loin, bien loin des brises équatoriales et des frangipaniers en fleurs.

Prends cette halte avant ton départ comme un coup de paix sur tes doigts de lumière. Un instantané de l'au delà qui s'annonce. Brèche entre les mondes. Porte dimensionnelle qui s'ouvre et bientôt se refermera.

Tu as cette seconde, et chaque suivante, pour te reposer encore avant de revenir en le sein patrimonial pour retrouver d'autres êtres, des salves d'heures à égrener au cadran d'une horloge différente.

D'autres images qui reviendront te saluer et papillonner en ton cœur grand ouvert. Un silence d'une qualité particulière. Et ce sens un peu altéré d'une soif qui te retrouve intact, mais assoiffé de ce retour.

Une paix ancienne sera neuve à tes yeux. Car ce long voyage t'aura rafraîchi à ses ondes douces. Et le moment du revenir est la mise au point finale de ce nouveau qui éclaire.

Tout doit être impeccable et blanc. Et le connu sera innocence. Et ta vie, ta vie, créatrice encore, renouvelée.

C'est le prix de la maturité : rajeunir un peu plus à chaque voyage, de quelques années.

Air-sanith, Bali, le 2 septembre 1990 vers 12 heures 15.

LE SOUFFLE DU DRAGON *DRAGON DES VENTS*

Les vagues de l'océan Indien répondent au vent qui s'en vient. Bouffées. Larmes fluides d'éther chauffées au soleil d'après-midi. L'azur est intégral. À peine une aile immense qui plane. Fier nuage nacré dans le ciel. Et les cocotiers s'exposent au souffle puissant. Caressant alizé d'un champ. Ouvert. Élyséen, le zéphyr. Il encourage chaque brin d'herbe, chaque fleur d'hibiscus. Chaque orchidée fragile.

Le voici venir, le Dragon des Vents. Fier destrier des airs turbulents. Partout ses bouches exhalent le frisson d'oxygène. Partout il file, ruban multiforme qui enlace chaque végétal, chaque minéral de sa caresse. Il est chaud et joyeux en ces instants. Et les Balinaïses qui courent ressentent sa pression amicale dans leur dos. Ils gambadent plus vite encore, dans le rire qui les emmène loin sur le sable vibrant.

Plus fort et plus profondément le voici qui touche chacun au delà de ses vêtements blancs. Il circule à même les peaux qui frissonnent et s'abandonnent au capricieux Dragon errant de par le monde des hommes.

Il aère chaque village sur la côte. Emporte les tristesses, les rancœurs et les doutes. Il nettoie à sa manière, de son haleine versatile, les êtres et les choses qu'il visite de son ondoyance. Et si la fleur souffre un peu de sa force immense, c'est que le Dragon des Vents emporte les essences. Amène les senteurs de rose de la Loire au Vexin, et le miel des frangipaniers de Bali à Florès. Il pousse les sables du Sahara jusqu'à Périgueux. Et les papiers gras de Jakarta à Pranbanan.

Il est agent de la circulation planétaire. Son képi est d'éther et son sifflet, orgue ample et rêveur. Il est tissé d'azur et ondoie par delà les mers jusqu'à user les montagnes de son expir d'altitude.

Le voici, l'invisible souffleur de notre inspiration. Le facétieux et solitaire bien-aimé des choses de la Terre. Le Dragon des Vents. Il arrive pour vous rafraîchir, ouvrez-lui vos chemises !

Air-sanith, Bali, le 2 septembre 1990, vers 16 heures.

NUIT DE MÉTAMORPHOSE

LA DANSE DES DRAGONS

Le vent s'était fait bourrasque sauvage et fière. La nuit de lune presque ronde. Et les vagues d'écume vagabonde. Chacun se sentait sur les nerfs.

La chaleur était toujours là en dépit de l'obscurité vivante. Chacun s'était retiré quelque part à l'abri du souffle du Dragon.

C'était une nuit étrange. Une de ces déchirures dans le muscle du monde. Une fente obscure dans le velours écarlate des heures planétaires. Un moment spécial où se produit quelque chose. Comme une mutation invisible. Une métamorphose.

Cœur de loup, coeur d'argile, le sens du vivant est la croissance toujours.

Voix d'or, voix altière. Le crépuscule des dieux vivants. Orage invisible. Foudre de silence. Un pas résonne dans l'insolence des hommes.

Un cri perce le sable. Un phrasé jaillit d'un ciel de lave bleu. La vie s'est faite étoile. Enfanter le devenir.

Tu avais pourtant su un matin le sens de ta vie. À l'aube d'un Âge d'Or révolu où il faisait toujours bon. Et tu avais oublié jusqu'aux significations. Ignorance parfaite.

Et ta nuit répond à la nuit du monde. Les Dragons se réveillent et tonnent un peu plus fort.

Le Dragon du Paradis, le Dragon des veines de la Terre, celui des Flots bleus et le Dragon des Vents. Tous soufflent un peu plus ardemment que d'habitude.

Car c'est une nuit où l'on ne dormira guère. Une obscurité dans l'apparence et, dans sa trame, la danse des Dragons s'est faite sarabande théâtrale.

Décor derrière la scène où Adam mute en Adonai. La glaise s'éthérise. La peur se brise sur le roc de la connaissance.

Nuit de métamorphose. C'est la ténèbre autour de la planète, ballottée comme un papillon par les gueules tonitruantes des Dragons au labeur.

Mais c'est une lumière nouvelle qui se fait jour dans les cœurs, une aube invisible, intérieure.

Et tonne le vent et siffle la foudre. Vrombisse le flot et danse l'écume de la Terre. L'humain en ces heures de solitude est face à face.

Le reflet se brise comme la vague océane. Et une essence veut se libérer d'une gangue trop dure que réchauffe le Dragon de sa flamme pour la fondre.

Cette nuit l'humanité crie dans les douleurs de l'enfantement. Les naissances sont plus douloureuses que les morts. Et plus belles encor.

Air-sanith, Bali, le 2 septembre vers 20 heures 30.

Sur l'auteur

Esquisse biographique :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/26.html>

Ressources

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html

Chez Google Books / Recherche de Livres Google (France) :

<http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+des+livres>

Autre ressource du même auteur :

Didacticiel anthropologie interculturelle (référéncé Dmoz, Thot cursus & Infothèque francophone) :

<http://anthropologie-interculturelle.blogspot.com>

Contact

Email :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/27.html>

Licence



Licence Creative Commons

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification
2.0 France

Termes de la licence : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Contrat détaillé : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

© *Marc Bosche* – 1993 pour la première édition, 2005 pour l'édition HTML, 2007 pour la présente édition numérique PDF et Google Books.

Some rights reserved.